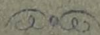
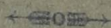


COLLECTION DE LA JEUNE BELGIQUE



OCTAVE MAUS



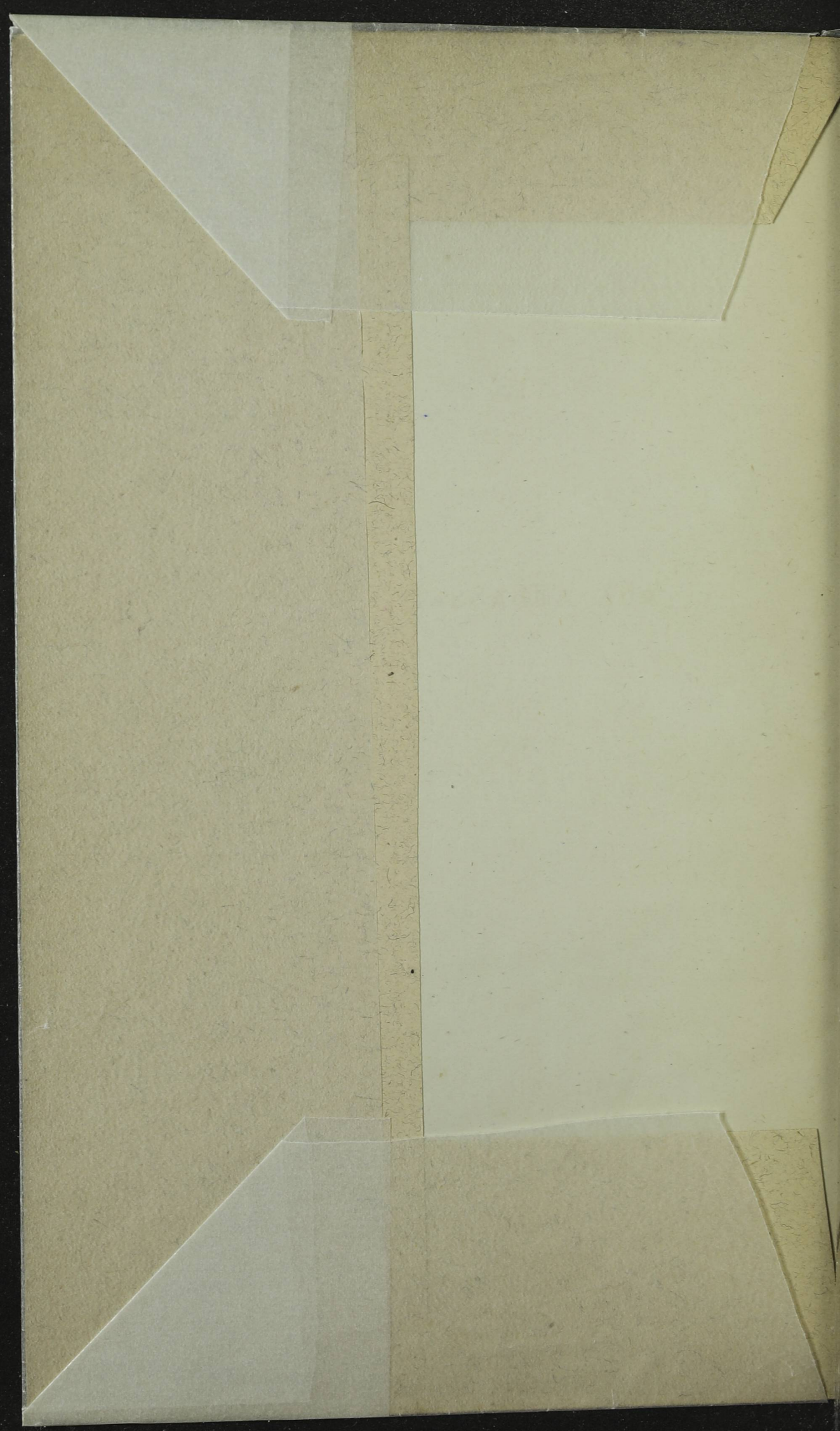
AUX AMBASSADEURS

SILHOUETTE

Dessin de Charles Hermans.



A BRUXELLES & A PARIS
Chez tous les libraires



MUA
17086

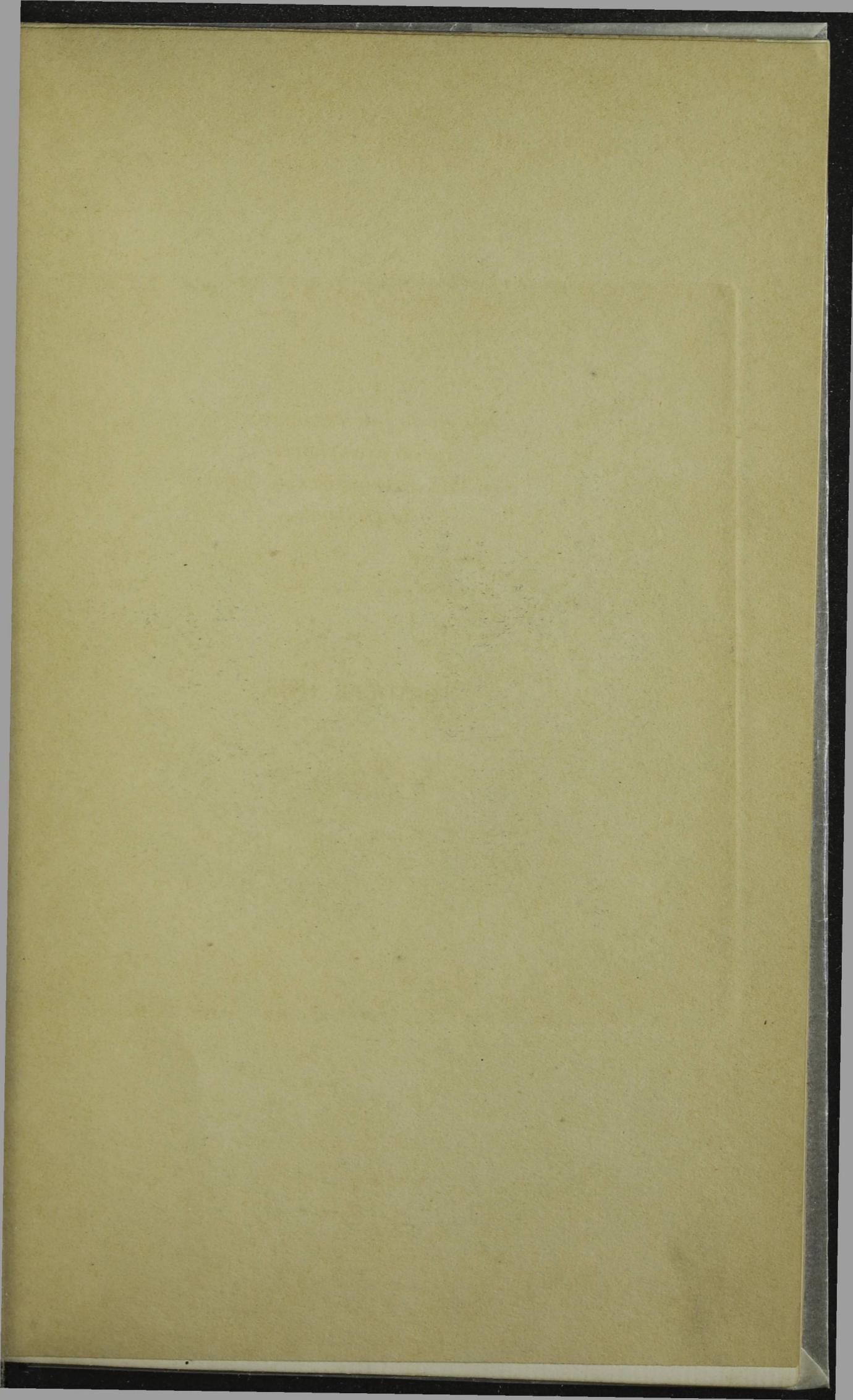
AUX AMBASSADEURS

OCTOBRE 1883

Il a été tiré de cet ouvrage :
300 exemplaires
dont DIX exemplaires sur papier
de Hollande,

OCTOBRE 1883



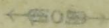




COLLECTION DE LA JEUNE BELGIQUE



OCTAVE MAUS



AUX AMBASSADEURS

SILHOUETTE

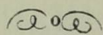
Dessin de Charles Hermans.



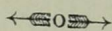
A BRUXELLES & A PARIS
Chez tous les libraires



COLLECTION DE LA JEUNE BELGIQUE



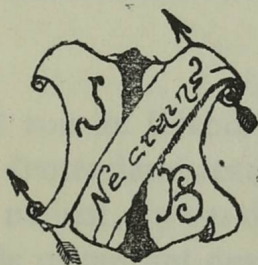
OCTAVE MAUS



AUX AMBASSADEURS

SILHOUETTE

Dessin de Charles Hermans.



A BRUXELLES & A PARIS
Chez tous les libraires

EXPOSITION DE LA BIENNE DE BRUXELLES

1857

EXPOSITION NATIONALE

—

AUX AMBASSADEURS

SILHOUETTE

Imprimerie. — AD. MERTENS.

Desire de Charles Mertens

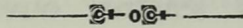


A. BROUILLON & C. PARIS

Chez tous les Libraires



AUX AMBASSADEURS



I

LE soir du Grand-Prix, d'ardentes flambées de gaz allumaient, du rez-de-chaussée au faite, le restaurant des Ambassadeurs. On eût dit qu'un incendie consumait ce grand navire à l'ancre

dans une mer de verdure, tant était aveuglante la lueur qui rayonnait, trouant la nuit, par dessus les feuillages. Tout un coin de ciel était illuminé par la rouge auréole. Des cordons de globes dépolis couraient dans les arbres, montant, descendant, se courbant en arc de cercle, tachant les massifs de leur blancheur laiteuse. Les fenêtres ouvertes crachaient, comme des gueules de four, des nappes de lumière qui doraient le moutonnement confus des têtes tassées le long du grillage, en contemplation devant les affiches vertes du café-concert.

Sur les deux terrasses où s'écrasaient les dîneurs, dans le brouhaha des appels de fourchettes sur les verres, des ordres jetés et reçus à la volée, des rires montant comme des fusées, les girandoles se miraient dans des glaces encadrées de vigne

vierge. Les argenteries, les vaisselles, les casques d'or des flacons de vin de Champagne accrochaient au passage et se renvoyaient les paillettes tombées des lustres. Et, dans cette éblouissante clarté, chantait autour des nappes blanches la gamme éclatante des corsages de soie rose, des chapeaux de paille, des gerbes de muguet et de lilas, en explosions de couleurs crues.

A l'intérieur du bâtiment, c'était un branle-bas dont le vacarme dominait le bruit des conversations. Sans cesse, des victorias déversaient sur le perron des femmes en robes claires, des gommeux en courts paletots mastic, qui s'engouffraient dans l'étroit escalier empli d'odeurs de cuisine. Le chasseur faisait un signe : le gravier craquait sous les roues de la voiture qui s'éloignait ; une autre victoria prenait la place de celle-ci. On aper-

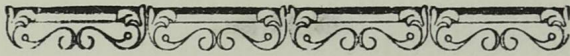
cevait, du dehors, dans les cuisines, l'armée des marmitons s'agitant, dans le coup de feu, autour des fourneaux, tandis que de jaunes lueurs lèchaient la batterie de cuivre alignée en ordre de bataille. Des garçons gravissaient les marches de l'escalier, quatre à quatre, la serviette passée sous le bras, à la main le réchaud d'argent porté comme une châsse, religieusement. Parfois ils se heurtaient, et, très vite, s'apostrophaient d'un mot sec : « Ah ! ça ! vous avez les yeux dans le dos ? — Si vous ouvriez les vôtres, dites donc, hein ? » puis il passaient, le sourire au lèvres, devant la dame du comptoir, qui, assise au haut de l'escalier, toujours solennelle et grave, alignait des chiffres interminablement.

D'une des terrasses, par dessus la houle des gens empaquetés sur des banquettes trop étroites, outrageuse-

ment serrées pour gagner de la place, on découvrait le théâtre. C'était, dans tout ce ruissellement de jour, la tache la plus éclatante, le foyer du gigantesque incendie. Les papillons jaunes des lustres dansaient dans un décor blanc et or sur lequel tranchait violemment le rouge ponceau d'une portière de velours. Dans une lumière d'apothéose, une femme en robe safran, les épaules et les bras nus, le buste en avant, la crinière rousse roulant sur le dos, penchée sur la rampe, vinaignait un refrain couvert par la voix tonnante des cuivres de l'orchestre. Elle se faisait de ses deux mains un porte-voix, cherchant à dominer le tumulte. Et la foule accompagnait en chœur, frappant de la canne sur les dossiers des stalles. De la terrasse, on ne percevait que des lambeaux de phrases, arrivant par intervalles comme des

hoquets. Au loin, on entendait une fanfare de cors de chasse, partie des massifs de l'*Alcazar d'été*.

Occupait en ce moment l'estrade la *prima donna*, celle dont le nom s'allongeait en caractères d'un demi-pied sur les affiches, le premier sujet que s'étaient disputés les cafés-concerts voisins et qu'à coups de billets de banque le directeur des *Ambassadeurs* avait enlevé à ses rivaux. Aussi se pressait-on sur la terrasse pour la voir. Les tables du fond se dégarnissaient; de l'intérieur du restaurant, on accourait, la bouche pleine, la serviette à la main; penchés sur la balustrade, des jeunes gens applaudissaient; derrière eux, d'autres se haussaient sur les chaises pour mieux voir tandis que de toutes parts s'élevaient des cris : « Assis! Assis! » Dans le jardin, le vacarme montait, comme une houle.



II

AU centre de la terrasse, à l'endroit d'où la vue plongeait directement sur la scène, une table isolée restait vide. Chaque fois que les arrivants avaient essayé de s'y asseoir, le maître d'hôtel, en faction devant les trois couverts qu'il avait dressés avec un soin méticuleux, s'était empressé de les éloigner : « Cette table est retenue. — Retenue ? Mais tout est plein ! — Il y a des tables à l'intérieur. — Du flan ! Comptez-y, que nous

allons nous enfermer dans cette boîte ! » Malgré un concert de protestations sans cesse renaissant, le maître d'hôtel avait tenu bon, et la petite table demeurait inoccupée. Entassés jusque dans le corridor, dans un coude à coude qui leur ôtait la liberté de leurs mouvements, les dîneurs jetaient des regards d'envie sur les trois chaises qui occupaient, bien à l'aise, le milieu de la terrasse, tout contre la balustrade. Une bande de jeunes gens en cravate blanche, arrivés tard, fort mal placés, ne cessaient de récriminer. A chaque instant ils faisaient appeler le maître d'hôtel par le garçon qui les servait. « Dites donc, disait l'un, est-ce pour le Shah de Perse que vous la gardez, votre table ? — Dans ce cas vous pouvez nous la céder : il m'a dit qu'il dînait chez le père Lathuile, criait un autre. — Si c'est Sarah

que vous attendez, faut pas tant de place. On la mettra dans un verre à Champagne. » Le chapelet des niaisés plaisanteries de boulevard s'égrênait dans des rires.

Sur un rythme monotone, toute la bande se mit bientôt à chanter :
« Viendra ! Viendra pas ! »

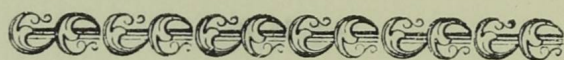
Quand vers neuf heures parut, un gardénia à la boutonnière, le personnage pour lequel on avait réservé la table, et qu'on vit le maître d'hôtel se précipiter à la rencontre du nouveau venu, il y eut des chuchotements. Deux ou trois messieurs se découvrirent avec cérémonie. Lui les salua de la main, avec un clignement de paupières qui voulait dire :
« Ne faites pas attention. Ce n'est pas moi, ... » C'était un homme de quarante-cinq ans, petit de taille, solidement planté sur ses jambes. Les sourcils noirs qui dessinaient

sur son front deux arcs de cercle d'une régularité parfaite, rejoints à la naissance du nez, lui donnaient une expression d'intense énergie, accentuée par l'œil d'un bleu d'acier qu'ils abritaient. Il tendit son pardessus et sa canne à l'un des garçons, défit ses gants, laissa voir une main nerveuse et s'assit, le dos au concert. Deux femmes en grande toilette, entrées avec des traînements de jupes de soie et des balancements de tête hautains, prirent place aux deux côtés de la table, tandis que le maître d'hôtel apportait le potage en gourmandant les garçons de ce qu'ils n'avaient pas encore offert de petits bancs à ces dames.

On ricanait à la table des jeunes. C'était bien la peine de retenir des places pour arriver à neuf heures et tourner le dos aux chanteuses ! Il n'avait pas besoin de garder la meil-

leure table, s'il ne voulait rien voir. Et tandis que se poursuivait le dîner, ils se renversaient sur leurs chaises, enfonçaient leur lorgnon dans l'œil, faisaient des effets de plastron. Georges Saint-Gonery, un grand blond, qui portait la barbe en pointe à la Henri IV et que quelques verres de Rœderer paraissaient avoir particulièrement excité, poussait du coude son voisin. « As-tu reconnu la brune, qui nous tourne le dos ? C'est Angèle de Varennes. — Angèle ! jamais. Elle est à Biarritz. — Mon cher, une femme qui se respecte n'est pas à Biarritz le jour du Grand-Prix. Angèle est là. Je te parie que c'est elle. — Combien ? — Dix louis. — Je les tiens. — Nous allons voir. »





III

Puis Georges se leva, et profitant d'une bousculade qui se produisait vers la balustrade pour voir quatre nègres qui, vêtus de rouge, les pieds démesurément effilés en pointes aiguës, glapissaient un air sentimental en s'accompagnant de l'aigre chant des mandolines, vint impertinemment se camper devant la jeune femme, la regardant sous le nez. Son cavalier fronça les sourcils, mais au moment où il allait interpeller vivement l'in-

solent, sa compagne posa la main sur son bras : « Laisse donc. Le jour du Grand-Prix, pas de querelles. Je connais Monsieur.

— Eh ! j'en étais sûr, s'écria Georges joyeusement. Monsieur, dit-il, excusez-moi, mais on étouffe là-bas. Voulez-vous me permettre de m'asseoir auprès de Madame de Varennes ? » Et sans attendre la réponse, il s'était installé. « Ne vous gênez donc pas, Monsieur, répliqua l'autre ironiquement. Voici un verre. Servez-vous. » Il lui tendait une carafe de champagne, tandis que les deux femmes, leur mouchoir de dentelle devant la bouche, les coudes sur la table, étouffaient un éclat de rire. Mais Georges ne se laissa pas déconter. « Dites donc, vous autres, cria-t-il à ses amis. On vous invite à boire quelque chose. Arrivez tous. Je vous présenterai à ces dames ! »

Et tous arrivèrent, très lancés, en bousculant les chaises, s'assirent autour de la petite table, la prirent d'assaut. A mesure qu'ils défilaient, Georges les présentait : « Mon ami Jules de Corlay, attaché au ministère des affaires étrangères, comme moi d'ailleurs, comme le grand Vital que voici, comme Montrichard que voilà. Ah! celui-ci, Mesdames, c'est d'Herbignac, qui attend sa nomination d'attaché de légation. Elle ne tardera pas, il est spécialement recommandé au ministre » Puis, voyant qu'Angèle riait de plus belle et disait, en frappant la table de sa petite main gantée de Suède : « Elle est trop bonne! non! elle est trop bonne! » Georges reprit, en s'échauffant : « C'est très sérieux. Surtout ne dites pas au ministre que d'Herbignac aime les femmes et qu'il a perdu cent louis sur *Terre-Glaise*.

D'ailleurs, c'est ta faute, Raoul. Je t'avais dit de prendre *Potin* quand il était à sept, une cote merveilleuse. Tu n'as pas voulu m'écouter.... »

Et tandis que l'écervelé bavardait, les verres se remplissaient, se vidaient. On buvait au vainqueur du Grand-Prix, au champion français. L'inconnu de la petite table avait un fin sourire. Le coin des lèvres plissé, il regardait fixement les jeunes gens d'un œil railleur et, de la main, effilait sa moustache noire rayée de quelque fils d'argent.

Sur la scène, la chanteuse en robe sarfan était revenue, aux acclamations du public. On la voyait s'agiter dans la lumière, et le refrain bête qu'elle jetait à la foule, montait, grossi par les deux mille voix qui le hurlaient avec elle :

Asse-yez-vous d'sus.
Yez-vous d'sus,
Yez-vous d'sus !

Tout à fait déridé, le cavalier d'Angèle causait avec d'Herbignac, qui, un peu moins gris que Georges, au moment de prendre congé, tendit sa carte, qu'il sortit d'un mignon portefeuille de cuir olive. Tous suivirent son exemple. Le concert était fini. Les becs de gaz, un à un, s'éteignaient et la foule s'écoulait en fredonnant le refrain de la femme en jaune. Avant de partir, d'Herbignac se levant : « J'espère que nous saurons également, dit-il, avec qui nous avons eu l'honneur de choquer nos verres. »

L'autre hésita. Mais Angèle le poussa. « Donne donc ta carte. Ce sera si drôle ! » Et lentement, il prit dans la poche de son habit un bristol

satiné qu'il présenta en souriant à son interlocuteur. D'Herbignac devint pâle, Georges fut dégrisé subitement. Tous balbutièrent : » Oh ! Monsieur, excusez notre... incartade. Je vous en prie... » Ils avaient lu sur la carte :

Le Ministre des affaires étrangères

« Rassurez-vous, messieurs, leur dit le ministre. Le jour du Grand-Prix est un jour de fête. Je ne veux pas me souvenir de vos noms. »

Et, un bon sourire aux lèvres, il prit les cartes et les déchira l'une après l'autre.



SILHOUETTE.





SILHOUETTE



LE le rencontrais parfois, tous-
sant, crachant, branlant du
chef, les pommettes trouant
le parchemin de ses joues, le pauvre
vieux tapoteur de pianos. La nuit,
sous le regard froid des étoiles, après
avoir secoué, dans les trémousse-
ments du cotillon, un salon bourgeois,
il dévalait les rues en pente qui mènent

du Quartier Léopold, où l'on danse sous la flambée des girandoles, à Mollenbeek-St-Jean, où dorment les pauvres. Les jambes ballantes, les pieds traînant sur les dalles, l'échine cassée, avec dans l'œil le regard des timides, du chien qu'on bat, il rasait les murs, aplati dans l'ombre des portes cochères, quand montait, dans un hoquet, la voix de deux ivrognes discourant interminablement au bord d'un trottoir, ou le rire d'un groupe d'écervelés polissonnant après le bal, cassant d'un coup sec les boutons de cuivre des sonnettes. Il s'effaçait. Et les ivrognes éloignés, les gamins au large, disparus comme une envolée de moineaux, il reprenait sa marche craintive, glissait avec un frôlement de vieilles chaussures sous la clarté vacillante des réverbères, tandis qu'une servante, réveillée par la

clochette nerveusement secouée, entr'ouvrait une fenêtre au-dessus de sa tête en criant :

« Qui est là ? »

Sa nature de lièvre lui faisait allonger ses longues jambes maigres : le cœur lui battait, comme si c'eût été lui le coupable; et la vue d'un képi d'agent de police, immobile dans l'obscurité d'une impasse, lui donnait un affolement.

Lamentable et grotesque, il grelotait sous son paletot d'été dont les coutures craquées montraient leurs dents de fil. Son mince collet relevé, son chapeau gras dans la nuque, sous l'aisselle un rouleau de musique dont le vent retournait et déchirait les feuilles, il atteignait le bas de la rue de la Madeleine, tournait le coin de la rue de la Colline, s'engageait sur la Grand'place, que les rumeurs du marché matinal

commençaient à faire vivre. Quelquefois les maraîchers, à la vue de cette hâve apparition étriquée de noir, la face glabre, avaient un rire méprisant; ils le prenaient pour un débauché surpris par le matin. Mais lui, le pauvre vieux, que la phtisie étreignait, haletant de misère, épuisé par sa lutte contre la faim, restait courbé sous la honte. Il n'avait pas dans l'âme une révolte. Il gémissait doucement, le cœur amolli, n'ayant plus que des sensations vagues d'abandon, de froid, de solitude, d'anéantissement.

Chassé par une cruelle apostrophe de paysan, qui sifflait à ses oreilles et lui mettait au cœur une brûlure, il enfilait, transi, la rue de la Tête-d'Or. Arrivé au carrefour où devant lui grimaçait, en expectorant son sempiternel jet, la fontaine du Cracheur, il tournait à droite,

s'enfonçait dans la perspective de la rue des Pierres, franchissait le boulevard qui s'éveillait, puis disparaissait dans un dédale de ruelles. Le jour qui pointait le faisait cligner des paupières. Il avait hâte de grimper à son taudis avant que la lumière du matin ne fît éclater son délabrement.

Et depuis vingt ans, c'était la même existence navrante et sombre, sans une éclaircie, sans une ouverture d'espérance sur l'avenir. Il avait eu ses rêves, ses ambitions, ses illusions, comme tout homme. Il avait voulu être un grand virtuose. Il avait, son prix décroché au Conservatoire, rageusement torturé le clavier de ses doigts de fer. Mais les engagements n'étaient pas venus, et la Renommée avait passé à côté de lui sans le remarquer. Il avait alors voulu donner des leçons. Il avait

cloué sur sa porte une plaque de cuivre :

Jacques Huguet
professeur de piano et d'harmonie.

Mais cette amorce n'avait pas alléché les élèves. Il avait composé des romances, des valse, des transcriptions d'opéra, mais les éditeurs n'en avaient pas voulu. Et sa carrière se consumait lentement ; la misère, une misère implacable, s'était assise au chevet de son grabat.

Pourtant, cette vie morne eut, pendant quelque temps, comme une chaude caresse. Jacques avait rencontré, un soir d'hiver, alors qu'il rôdait, la faim dans l'estomac, aux

alentours des marchands de sardines de la rue des Bouchers, où vont se nourrir ceux pour qui le plat du jour des gargottes est un régal hors de prix, un ancien camarade de classe, devenu propriétaire d'un petit café-chantant. Il lui conta ses peines. L'autre avait besoin d'un croque-notes pour assaisonner d'un grêle accompagnement la paillardise des chansonnettes que débitaient d'une voix éraillée deux ou trois femelles en corsage écarlate, décolleté en triangle. Il lui offrit quarante francs par mois.

Ebloui par le jaune reflet des deux pièces d'or, Jacques refoula ses répugnances. Personne ne saurait d'ailleurs l'emploi de ses heures. Il ferait, le soir, glapir le piano du beuglant ; peut-être, dans le jour, trouverait-il des leçons. Il accepta.

A partir de ce jour, ce fut une

douce halte sur la route de la misère. A huit heures, à l'heure où des restaurants qui avoisinent l'hôtel de ville sortent, en écœurantes bouffées, des odeurs de cuisine, où les cafés s'emplissent, où de larges nappes de gaz flambent devant les vitrines, il traversait la Grand'place, pénétrait dans la rue Chair-et-Pain, humant les gaillonnantes senteurs qui traînaient dans l'air du soir, et arrivait par la Petite rue des Bouchers, coupant le remous de la foule, à la rue des Dominicains. Il entra, ponctuel, dans la salle basse où la fumée refroidie des pipes mettait une odeur âcre, saluait d'un signe de tête son ami qui pompait de la bière, à droite de la porte, derrière un comptoir chargé de verres. Il s'asseyait au piano, accrochait son chapeau à l'une des branches de cuivre et préludait, l'âme doucement dilatée, les mem-

bres à l'aise dans la chaleur réconfortante du monumental poêle de corps-de-garde qui rougeoyait dans un angle du café. Sur l'estrade, dans un décor ravagé qui avait jadis simulé un jardin orné d'une balustrade de marbre et d'une statue de Diane, s'alignaient, tassées sur leur chaise, les trois chanteuses : mademoiselle Palmyre, une grande sèche, celle qui roucoulait les cavatines sentimentales, la main sur le cœur ; la petite Tata, une brunette en maillot cerise qui hurlait d'une voix glapissante les *excentricités*, et mademoiselle Zoé, dite Bouboule, la plus fêtée de toutes, qui se décolletait le plus bas et allumait les convoitises en croisant les jambes.

Ces dames saluaient Jacques Huguet en plissant le coin de leurs lèvres d'un sourire qui éraillait le fard plaqué sur la joue. La petite

Tata lui envoyait en riant, par le nez, une bouffée de fumée de sa cigarette, et bientôt, quand la salle s'emplissait du moutonnement des dos arrondis autour des tables, taché, çà et là, de la note vive d'un uniforme de sous-officier, le concert commençait. Mademoiselle Palmyre se levait, solennelle, faisait un peu bouffer sa robe écrasée et entonnait en montrant le blanc de ses yeux :

Voici la neige ! adieu belles campagnes,
Bleus horizons où mon regard rêveur
Flottait ravi, des vallons aux montagnes...

Ah ! le bon temps pour Jacques Huguet, et qu'il mettait de soin à suivre, en sa capricieuse et incohérente mesure, en ses points d'orgue et ses bredouillements, « l'artiste » qu'il accompagnait !

La soirée se passait, chaude, somnolente, dans la bleuâtre fumée qui

faisait comme un brouillard autour de ses idées et endormait doucement ses rêves d'antan. Il avait tant souffert ! C'était du bien-être, ce coin de poêle où les trois chanteuses, le comique, le propriétaire, lui faisaient une sorte de famille avec laquelle, béatement, il vivait sans heurts, sans secousses, savourant quelquefois le régal d'un cigare que lui offrait galamment un des habitués, recueillant même, les jours *gala*, le produit d'une collecte faite au bénéfice de « l'orchestre » par M^{lle} Tata, — un bon cœur, au fond, sous son maillot cerise.

Cela dura trois mois. Un soir, en arrivant au beuglant, il trouva porte close. La police avait fermé l'établissement, sous prétexte que c'était une maison louche, non tolérée. Et Jacques Huguet retomba sur le pavé, plus misérable, plus

souffreteux, plus dépenaillé que jamais, n'ayant sauvé de la déroute qu'un vieil habit noir appartenant au comique et que celui-ci lui avait laissé pour gage d'une pièce de cent sous qu'il lui devait.

La misère fut horrible. Jacques n'avait pas payé son terme. L'huisier vint saisir. On vendit jusqu'à son piano. Il eut beau protester, dire que c'était son instrument de travail. « Il est joli, votre outil, clama grossièrement la propriétaire. Il y a six mois que vous ne vous en êtes plus servi, propre à rien ! » Et de fait, à quoi lui eût servi d'étudier ? Il n'avait ni élèves à instruire, ni concerts à donner. La locataire du premier, une quincaillière retirée qui, prise de pitié, lui avait confié l'éducation musicale de sa fille — à vingt-cinq sous le cachet — l'avait remercié en apprenant qu'il jouait dans un café chantant.

Jacques roula dans la boue. L'été était arrivé, l'été, la saison morte des malheureuses épaves de la Bohème artistique. Il essaya de se placer comme commis chez un marchand de musique. Son loqueteux accoutrement le fit repousser. Partout où il présenta sa mine effarée et chétive, on lui ferma la porte, impitoyablement. Ah! s'il avait su jouer du violon! Il se fût engagé dans un de ces orchestres qui, dans la gloire des soirées d'été, font retentir les guinguettes de sautillantes cadences coupées de traînardes mélodies. Et le pauvre raté pleurait quand le vent lui apportait, dans ses nocturnes et solitaires promenades de désespéré, des lambeaux d'accords, frémissant dans les arbres du Parc. Mais on n'avait que faire de son stérile talent de pianiste.

Il se mit à boire, tuant son cha-

grin sous les coups de l'alcool. Il passait des heures dans les caboulots, l'œil vague, assommé de désespoir. Puis la fièvre le prit, arrachant ce qui restait de santé à son pauvre corps d'étiéque.

Quand l'hiver revint, il le retrouva blanc, osseux, le regard éteint. C'est alors que recommença pour lui la lente agonie des soirées bourgeoises où, six heures durant, sous l'échauffante clarté du gaz, il vidait le piano de ses sonorités assoupies.

Son monotone martèlement, frappant sans relâche l'ivoire jauni, faisait tourner dans la clarté des lustres les polkas et les valse, invariablement rythmées, et dont la sempiternelle giration ne s'arrêtait qu'au matin. De derrière sa boîte de palissandre, accroupi sur un tabouret dont la vis criait quand il se penchait, lourd de somnolence, à droite ou à

gauche, il entrevoyait vaguement, comme derrière un brouillard doré d'un coup de lumière, le balancement des corps, l'épanouissement des robes blanches, la nudité des épaules et des bras, sur lesquels les diamants allumaient des paillettes. Des bouts de dialogues s'égrènaient, scandés par le rythme de la valse. C'étaient de très jeunes gens, imberbes, l'air grave, le col droit cassé à la pointe, qui complimentaient leur danseuse, ou des hommes sérieux, qui, à l'extrémité de la salle où il n'y avait que le pianiste qui pût les voir, serraient doucement de leur main gantée la taille d'une jeune femme, dont le buste ployait, souple, dans le corsage de satin. Les couples se succédaient, monotones dans la monotonie du bal. Au fond, à travers la baie d'une porte, Jacques apercevait de vieilles gens, empesées

dans leur toilette de cérémonie, attablées autour d'un whist que deux bougies à réflecteurs verts auréolaient d'une douce lumière. Et jusqu'à quatre heures du matin, Jacques, ébranlait la dolente mécanique, sans merci ni grâce.

Le cotillon le tuait. C'était, dans ce long supplice, la plus douloureuse épreuve. Commencé à minuit, le cotillon durait jusqu'à l'aube. Car c'était une gloire, dans ce monde bourgeois, que d'avoir prolongé le bal le plus tard possible. On mesurait le succès d'une fête au temps qu'on y avait consacré. « Vous êtes-vous bien amusée, M^{me} Duvernoy, à la soirée de M^{me} Taelmans? — Oh! ne m'en parlez pas, nous ne sommes rentrés qu'à cinq heures. » Immédiatement après que le serveur, loué pour la soirée, avait mis en circulation dans les groupes qui

s'épongeaient, tassés contre les murs miroitants d'eau, le plateau chargé de minces sandwiches de foie gras et les flûtes de vin de Champagne, la maîtresse de la maison allait, en personne, veiller à ce que la débandade des jeunes gens ne privât pas son cotillon de danseurs. Elle restait plantée dans le vestibule, l'œil sur le vestiaire, au fond, sous l'escalier. Et il fallait être fort pour s'échapper. Le cotillon commencé, quand le malheureux Jacques, épuisé, pleurerait sur le clavier sa languissante mélodie, quand elle avait vu les jeunes gens, résignés, se laisser tomber sur les étroites banquettes de velours, elle regagnait sa place, triomphante, avec la satisfaction que donne la victoire.

Jacques recevait pour cette lamentable besogne cinquante sous, quelquefois trois francs par soirée, rare-

ment davantage. Le serveur lui apportait un verre de vin et une tartine. qu'il posait sur le piano, pêle-mêle avec les gibus des danseurs, les éventails des danseuses. Souvent il l'oubliait, et lui, avec sa nature craintive, n'osait pas appeler ce majestueux personnage qui passait fièrement, cambré dans son habit noir. Et sa gorge se séchait, empoussiérée par le bal.

Ce fut une lente mort, qui acheva petit à petit le pauvre Jacques. Longtemps il fut soutenu par une tendre vision qui s'interposait entre la tombe et lui. Dans ces réunions auxquelles, presque chaque soir, il allait arracher son dîner quotidien, il voyait quelquefois une jeune fille brune à qui, d'instinct, sans réflexion, comme un besoin de nature qui poussait cette âme épuisée, il avait voué un culte. Elle n'était pas belle. Jamais il ne lui

avait parlé. Il l'avait remarquée, dans la foule tournoyante des soirs d'hiver, parce qu'elle avait une lointaine ressemblance avec M^{lle} Tata et qu'elle portait, comme elle, la chevelure relevée sur la nuque par un nœud cerise. Un soir, l'enfant avait arrêté son danseur devant le piano, et se penchant vers Jacques, dans une extase émue, lui avait demandé le nom de la valse qu'il jouait. « Elle est douce comme une musique du ciel, dit-elle. » Jacques eut une pudeur. Cette valse, il l'avait composée autrefois. Il l'avait dédiée à Palmyre, qui ne voulut pas chanter cette « machine » parce qu'il y avait trop de dièzes. Devant l'innocence juvénile de la jeune fille, il rougit faiblement, balbutia, n'osa pas répondre, et elle, interdite, reprit le bras du cavalier et se glissa au milieu des enlacements de couples tournoyants.

Depuis ce jour, Jacques eut pour la brunette une muette adoration. Dans cet avachissement graduel de tout son être, ce fut une lueur, qui éclaira faiblement le gouffre dans lequel il s'enfonçait. L'éclair de cette entrevue avait mis un peu de chaleur dans son cœur glacé. Tant qu'il vit la jeune fille, avec son ardente coloration de brune, passer dans un flot de mousseline, sur les parquets luisants de cire, il sentit avec moins d'acuité les aiguillons de sa vie de privation. Jamais plus il n'osa jouer devant elle sa valse. Elle l'eût reconnue; elle fût peut-être revenue à lui, il n'eût su que lui dire. Il tremblait qu'un souffle exhalé des bas-fonds de sa vie ne ternît cette candeur.

L'enfant ne se douta point que là, derrière le rideau de camélias qui dissimulait le piano, il y avait un

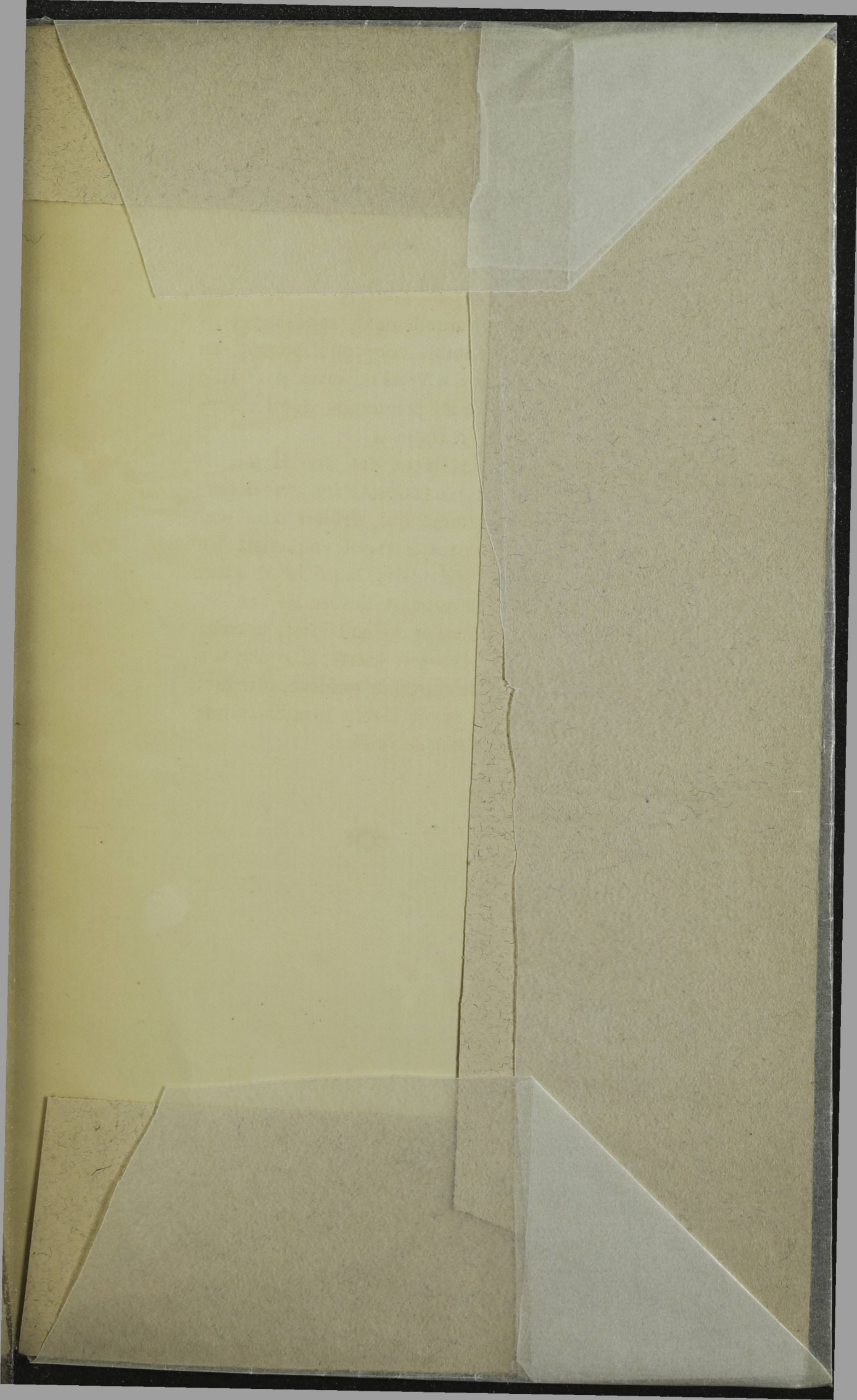
cœur qu'elle seule faisait battre encore et que sa mignonne main tenait, inconsciemment, au-dessus d'une tombe.

Un hiver, Jacques ne vit pas la jeune fille. Il épiait l'entrée des fraîches danseuses, précédées des majestueuses mamans. Son pauvre œil de malade fouillait le grouillement des groupes, mais en vain. Il attendit deux mois, trois mois. Elle ne parut pas. Alors, pris d'une immense angoisse, sentant que tout s'éteignait en lui, il voulut savoir. Il eut une suprême énergie, celle d'interroger, au dernier bal de la saison, l'un des cavaliers qu'il avait vu autrefois danser avec sa divinité. Il fit sa demande d'une voix sourde, exténuée, au moment où, les bougies brûlées jusqu'à la bobèche, les derniers invités s'écoulaient, emmitoufflés de fourrures, et qu'on entendait, au dehors, le cla-

quement des portières de voitures. L'autre, cruellement, sans songer à l'épouvantable coup qu'il portait, lui répondit : « Vous ne savez pas ? Elle est morte au printemps dernier, des fièvres, en Italie. »

Jacques n'eut pas une larme. Il comprit que tout était fini, que la dernière flamme qui brûlait dans son pauvre corps détraqué s'éteignait. La dégradation dans laquelle il avait roulé l'étreignait désormais, et, lamentablement, à demi idiot, le cœur vide, le cerveau inerte, il reprit son métier de cheval de manège, giroyant dans un étroit cercle jusqu'à ce que la mort vint le raidir.





DU MÊME AUTEUR :
ESQUISSES A LA PLUME.
MALTE
CONSTANTINOPLE
Crimée Méridionale

—
Un volume, Bruxelles : CALLEWAERT,
et Paris, A. GHIO. 1881.